

THOMAS PESQUET



MA VIE SANS GRAVITÉ

Flammarion

Ma vie sans gravité

DU MÊME AUTEUR

Thomas Pesquet raconte notre planète bleue, Flammarion Jeunesse, 2023.

La Terre entre nos mains, Flammarion, 2022.

Terre(s), Michel Lafon, 2017.

Thomas Pesquet
avec Arnaud Cathrine

Ma vie sans gravité

Flammarion

ISBN : 978-2-0804-2303-0
© Flammarion, 2023

À Anne, la véritable étoile qui a guidé mes pas
vers l'infini et au-delà.

« Et surtout il y a le bleu. Il faut venir
jusqu'ici pour découvrir le bleu. »

Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*

« Thomas, il n'y a que deux certitudes
dans une mission spatiale : la date de départ,
mais seulement après avoir décollé, et la date
de retour, après avoir atterri ! »

Oleg Novitski, cosmonaute

17 NOVEMBRE 2016

Cosmodrome de Baïkonour, enclave russe perdue dans le paysage de Far West du Kazakhstan. Ma mission commence ce soir. Enfin ! Son nom : Proxima, en référence à une étoile de la constellation du Centaure, qui se trouve être la plus proche du système solaire. Je suis étrangement calme... À quel moment la peur s'invitera-t-elle ? Ce que je m'apprête à vivre est si peu normal. Pour l'instant, et après tant d'années de préparation, je suis surtout soulagé : je pars pour six mois, direction la Station spatiale, ISS ¹, qui orbite à 400 kilomètres autour de la Terre. Une seule chose occupe en ce moment mon esprit : à 2 h 20 cette nuit (heure du tir), et quoi qu'il arrive dorénavant à mes proches, je ne serai plus là pour personne... Nous nous parlerons, certes, nous nous écrirons, oui, mais aucun événement familial ou personnel ne saura justifier que je revienne avant la fin de ces six mois ferme. Pour parer à toute urgence à bord, nous avons été formés à certains soins de premiers secours : points de suture, intubations ou extraction d'une dent. Mais, cas limite : si une intervention chirurgicale s'avérait nécessaire, il nous faudrait vingt-quatre heures pour organiser notre retour dans la capsule Soyouz, et je ne vois personne subir un tel voyage dans un état déjà grave...

Il n'est plus temps de penser à tout ça, et je suis plutôt optimiste de nature : dans ce métier, il faut faire confiance aux autres,

1. International Space Station.

croire à sa bonne étoile, et surtout l'aider à force de travail acharné. Plutôt, donc, me réjouir et envisager que sept années de formation et d'entraînement trouvent aujourd'hui leur point d'aboutissement, concrétisant un rêve totalement fou.

Nous sommes trois à partir. Voilà des mois que nous nous côtoyons. L'Américaine Peggy Whitson (cinquante-six ans) a déjà effectué deux missions et passé en tout trois cent soixante-seize jours dans l'espace. Elle est la femme astronaute la plus chevronnée de la NASA¹. Quant au Russe Oleg Novitski (quarante-cinq ans), il commandera notre capsule pendant le vol vers l'ISS (je serai son copilote). Il y a déjà séjourné cinq mois entre 2012 et 2013. Autant dire que je suis le novice et, du haut de mes trente-huit ans, le plus jeune. Nous rejoignons trois autres astronautes, déjà à bord depuis le 19 octobre : Sergueï Ryjikov, Andreï Borissenko et Shane Kimbrough.

Hier, comme tous les matins ici, je suis allé courir de très bonne heure avec Peggy. Le soleil se levait à peine et elle m'a dit cette phrase à laquelle je repense : « Ton prochain lever de soleil, tu voleras vers lui... »

Il faudra deux jours à notre vaisseau Soyouz pour rejoindre la Station. Une fois à bord, j'aurai des dizaines d'expériences scientifiques à réaliser dans des domaines aussi divers que la médecine, la science des matériaux, la physique des fluides ou encore la physiologie. L'idée est de profiter de l'impesanteur pour procéder à des analyses qui ne peuvent pas être effectuées sur Terre. Moi-même je serai soumis à des examens réguliers afin d'étudier l'impact sur l'organisme d'un séjour spatial au long cours (en ligne de mire : envisager d'augmenter les temps de vol et explorer d'autres planètes, Mars bien sûr). Ajoutons à cela les tâches opérationnelles et de maintenance quotidiennes, les sorties en scaphandre : le travail ne manquera pas.

1. National Aeronautics and Space Administration.

La base de lancement de Baïkonour, où nous sommes installés depuis deux semaines, a été conçue au milieu des années 50. Architecture typiquement soviétique. La steppe s'étend à perte de vue aux alentours. Très peu de végétation, alors que Baïkonour signifie littéralement en kazakh « terre fertile couverte d'herbages »... Il faut dire que le climat est continental à l'extrême : + 40 °C en été et – 40 °C en hiver, pas vraiment une destination de vacances. On distingue au loin des chameaux et des troupeaux de chevaux sauvages au grand galop ; je me demande un peu comment ils sont arrivés là, mais j'avoue que ce n'est pas ma préoccupation majeure du moment... Le site, immense, est parsemé de voies de chemin de fer interminables, de pas de tir¹ pour certains désaffectés et de bâtiments grisâtres à la peinture défraîchie. Ça et là : des vitres cassées et des grappes anarchiques de fils électriques emmêlés. Non, on n'y vivrait pas... Une grande roue trône, totalement délaissée, avec ses nacelles d'un rose passé. L'ensemble s'étend sur 75 kilomètres d'est en ouest et 90 kilomètres du nord au sud. En dépit de ces allures de décor obsolète, Baïkonour est encore très actif : une dizaine de lancements y ont lieu par an, vols habités ou non (satellites militaires ou scientifiques, vaisseaux cargos de ravitaillement pour la Station...) ; une véritable ville avec école et hôpital y héberge le personnel nécessaire – presque 40 000 habitants. Bizarre impression d'oasis un peu post-apocalyptique.

C'est d'ici que Youri Gagarine – premier humain à être parti dans l'espace – s'est élancé à bord du vaisseau Vostok en 1961, coupant l'herbe sous le pied des Américains. Depuis, il est davantage qu'un héros en Russie : plutôt une figure de légende qui inspire quasiment la dévotion, si j'en crois les innombrables rituels qui ne cessent de ponctuer notre séjour, l'idée étant plus ou moins de tout faire comme lui... Il y a une semaine, par exemple, j'ai sacrifié à la tradition qui veut qu'on plante un arbre avant de partir, comme Gagarine en 1961. Dans les jardins de

1. Plateformes à partir desquelles les fusées sont lancées.

l'hôtel des Cosmonautes¹ (le complexe fermé où nous passons notre quarantaine), l'Allée des Héros, qui voit pousser nos plantations, fait une cinquantaine de mètres au cordeau avant de se scinder en deux. Des panneaux au pied de chaque arbre portent, en cyrillique, le nom d'un voyageur spatial lancé depuis Baïkonour. Je soupçonne un peu les Russes de prendre quelques libertés pour intervertir les petites pancartes en fonction des personnalités présentes, et parce que certains arbustes ne passent pas toujours l'hiver. J'ai cherché celui de mon collègue Luca Parmitano² : je l'ai trouvé une fois au bout de l'allée à gauche, et une autre fois au bout de l'allée à droite !

Il y a deux bâtiments dans l'enceinte : l'hôtel des Cosmonautes proprement dit, bâtiment historique comprenant cuisines, salle de sport, auditorium, où loge... tout le monde sauf les cosmonautes, et notre hôtel, le *Seven Suites*, qui, comme son nom l'indique, comporte sept chambres réparties sur deux étages. Confort plutôt haut de gamme pour l'endroit, sauf, allez savoir pourquoi, les lits les plus durs sur lesquels j'aie jamais dormi. En plus de l'équipage, nos doublures (des astronautes supposés partir à notre place en cas de pépin, mais présents aussi pour nous aider) et un médecin y sont hébergés.

On nous a placés à l'isolement pour nous éviter d'embarquer un virus à bord. Le secteur est en grillage et bardé d'avertissements :

QUARANTINE
*ENTRANCE ONLY IF PRE-APPROVED*³

Rébarbatif au possible mais nous avons un emploi du temps chargé, et quand même la liberté d'aller marcher et courir à l'intérieur du périmètre. Surtout, notre grande sortie a consisté à aller tester deux fois notre vaisseau... Soyouz, avant qu'il ne

1. Petit détail lexical : les Européens et les Américains parlent d'astronaute tandis que les Russes préfèrent le terme de cosmonaute.

2. Luca a été sélectionné comme astronaute de l'ESA (European Space Agency) en même temps que moi, soit en 2009. Il a séjourné sur l'ISS en 2013.

3. Quarantaine. Accès uniquement sur autorisation préalable.

17 novembre 2016

soit assemblé au lanceur (jusque-là, nous nous entraînions sur des simulateurs). C'est à peu près tout pour les escapades.

Qui dit quarantaine dit par ailleurs interactions sociales limitées. Ces derniers jours, nous avons travaillé et cohabité avec quelques dizaines de personnes, pas plus : médecins, interprètes, équipe de restauration et employés de *Star City*¹, l'un des sites où nous avons été formés, sous la responsabilité de nos partenaires russes. Un séjour pour le moins austère, donc. À l'exception d'avant-hier. Je veux parler du dernier dîner de l'équipage avec les proches, en présence de nos doublures...

Il y a là Anne, ma compagne, mes parents et mon frère Baptiste. Ces membres de mon cercle le plus proche arborent, sur leur polo bleu, les écussons de Proxima et de l'ESA. C'est un véritable festin qui nous attend, avec libations dans la grande tradition russe (je comprends mieux pourquoi ce dîner n'a jamais lieu la veille du tir !). J'ai demandé à mon père d'apporter une bouteille de calvados distillé dans une ferme proche de chez nous en Normandie. J'ai à peine attiré l'attention des invités d'Oleg sur cet élixir que les toasts au calva commencent côté russe, avec les doublures qui nous représentent tant bien que mal. Moralité : la bouteille disparaît en vingt minutes. Mon père me souffle, estomaqué :

— Mais moi, une bouteille comme ça, ça me dure deux ans...
Bienvenue à Baïkonour !

Je constate dès le début de la soirée combien ma mère est nerveuse : laisser son fils partir dans l'espace... Ajoutez le périple pour arriver jusqu'ici au bout du monde, le froid glacial de novembre, cette armada de Russes pas toujours avenants... Mon père ne doit pas être moins anxieux mais il n'est pas du genre à laisser libre cours à ses émotions (je sais de qui nous tenons, mon frère et moi).

Anne assure la traduction, tout sourire. Anne plus au front que jamais. Elle fait l'interface depuis le début, y compris avec

1. La Cité des Étoiles, en français, est située à une vingtaine de kilomètres de Moscou. Elle a été construite en secret au début de l'ère spatiale pour accueillir le centre d'entraînement des cosmonautes.

l'ESA, et absorbe tout le stress ambiant. Je ne sais pas comment elle tient.

Le calvados a fait son effet et l'assemblée semble plus joyeuse que jamais. Tout le monde trinque pour la cinquième ou la sixième fois quand Peggy lance à mes parents, sans prévenir :

— Votre fils compte beaucoup pour moi.

Et après un bref silence :

— Mon devoir sera de veiller sur lui.

Nous y voilà... Je n'ai jamais été très doué pour les séquences émotion. Mais je vois des larmes qui commencent à monter. Vite, désamorcer la situation :

— On ne va pas pleurer dans un moment si joyeux !

Peggy acquiesce en riant (tout le monde l'imité... gagné !) :

— Ça va venir...

Ma mère, qui dissimule difficilement son inquiétude, agite une main devant son visage. Je m'adresse à la tablee pour lui laisser le temps de se remettre :

— Je me rappelle une visite à *Star City*. Au moment de présenter le Soyouz à mes parents, on leur a expliqué que le siège d'Oleg était trop loin de certains boutons pour qu'il puisse les actionner lui-même. Maman s'est alors tournée vers moi et m'a demandé anxieusement, d'une manière absolument désarmante : « Mais alors... ça veut dire que tu vas être responsable de certaines commandes... ? » J'ai répondu que oui, bien sûr, en qualité de copilote ; ils m'avaient recruté pour ça d'ailleurs et ça faisait des années que je m'entraînais dans ce but, entre autres. Bizarrement, ça n'a pas eu l'air de l'emballer du tout !

Ma mère sourit en m'écoutant. Même à l'âge adulte, même après tout ce que j'ai fait jusque-là, elle a toujours du mal à considérer que je suis un grand garçon capable d'assumer des responsabilités. Une mère, en somme.

C'est Peggy qui trouve alors les mots justes :

— Une des premières choses que j'ai dites à Thomas, bien avant qu'on soit désignés sur ce vol ensemble, c'est : « Ne te demande pas *quand* tu voleras, mais *avec qui*. »

Puis elle sourit et conclut :

17 novembre 2016

— On a de la chance.

Je suis encore loin d'imaginer combien elle a raison.

Jour du lancement, donc. Nous sommes réveillés tard (une dizaine d'heures avant le tir). C'est un médecin russe qui inaugure ma journée avec un lavement intestinal. Glamour... Un peu plus de cinquante heures de vol nous attendent, et autant la Station spatiale dispose bien sûr de toilettes, autant l'exiguïté du vaisseau Soyouz dans lequel nous allons voyager rend les choses nettement moins simples. Nous porterons une couche sous le scaphandre, certes, mais mieux vaut n'avoir rien d'autre à faire qu'uriner.

Dans la série des gestes médicaux auxquels je me sou mets sans broncher, je dois me désinfecter le corps à la Bétadine après la douche. Puis j'enfile un justaucorps et une paire de *long johns*, comme disent les Américains (sorte de pantalon de pyjama), que je garderai plus tard sous le scaphandre¹. Enfin, je revêts pour l'instant ma combinaison bleue, *flight suit* en anglais, ornée d'écussons – dans mon cas, ceux de Proxima et de l'ESA bien sûr, mon nom coiffé de deux ailes, et, à mon épaule gauche, le drapeau français. Me voilà fin prêt !

Je ne porte qu'un effet personnel (scotché à mon torse pour qu'il ne vienne pas me chatouiller le visage en impesanteur) : une étoile en argent au bout d'une chaîne. J'ai acheté ce bijou pour Anne. Histoire de lui offrir dans six mois une étoile... revenue des étoiles. J'aimerais pouvoir m'accorder le mérite de ce geste romantique, mais l'idée vient tout droit d'une sitcom : *The Big Bang Theory* – et c'est Anne qui me l'a soufflée.

Après un déjeuner tardif et fastueux, un long cérémonial commence. Les Russes sont extrêmement à cheval sur les traditions (et très superstitieux). On peut, cela dit, supposer que la

1. Dans le domaine spatial, nous employons les termes de scaphandre et de combinaison. Au sens strict, un scaphandre est étanche et comporte donc un casque ou une partie protégeant la tête, alors qu'une combinaison fait

tornade de rituels qui nous attend aujourd'hui est aussi pensée pour nous occuper et nous éviter de tourner comme des lions en cage. On nous emmène au premier étage de l'hôtel des Cosmonautes et, plus précisément, dans la chambre de Gagarine. Il est impossible d'être certain qu'il s'agit vraiment de la sienne mais passons¹. Il n'y a évidemment pas du tout la place pour accueillir l'équipage, trois épouses et époux, trois doublures, David Parker (responsable du programme d'exploration spatiale à l'ESA²), Charles F. Bolden (administrateur de la NASA, ancien commandant de navette spatiale), Valeri Korzoune (directeur de *Star City*) et Igor Komarov (président de Roscosmos, l'agence spatiale russe). Bon gré mal gré, debout et serrés, nous buvons un vin effervescent tiède qui ne laissera de souvenirs à personne, sans doute un champanskoïe venu d'Azerbaïdjan. Je remarque que Peggy prend garde de ne pas y toucher en présence de son directeur ; Oleg et moi ne faisons qu'y tremper les lèvres (nous avons un peu de route à faire tout de même). Chacun doit se fendre d'une allocution. C'est un sport national : les Russes ne manquent jamais une occasion, dans un ordre de préséance plus ou moins clair, de porter un toast. Et c'est souvent un spectacle remarquable : qui d'être drôle, qui de briller en citant un grand auteur... Nous avons déjà eu l'occasion de porter des dizaines de toasts ces derniers jours, alors je ne cache pas que l'inspiration vient à manquer. Je choisis de saluer nos collègues qui sont déjà dans l'ISS, empruntant pour finir une exclamation courante en Russie : « À ceux qui sont en mer ! » ; autrement dit : À celles et ceux qui accomplissent courageusement leur devoir, loin et dans des conditions difficiles – les Russes en comptent un certain nombre, avec leur territoire de la taille d'un continent. Anne

plutôt référence à notre *flight suit*, un vêtement en tissu fait, lui, pour voler dans un cockpit d'avion ou autres entraînements dynamiques.

1. De même s'agissant de sa maison que nos proches ont bien évidemment eu la joie de visiter pendant leur court séjour à Baïkonour : qui dit que ce petit pavillon fraîchement repeint et au mobilier spartiate est vraiment celui qu'occupait Youri ?

2. European Space Agency.

lance, en russe : « Au meilleur équipage ! » Chaque prise de parole est saluée, comme le veut la tradition, par un fort et enjoué : « À ce qui vient d'être dit ! Trois, quatre ! » auquel tout le monde répond par un : « Hourrah ! Hourrah ! Hourrah ! », le tout en russe, évidemment. Que peuvent bien s'imaginer les équipes qui nous attendent derrière la porte ? Percevoir ces exclamations typiques des banquets où la vodka s'invite souvent... Ça peut sembler étrange à quelques heures d'un lancement, mais c'est comme ça à Baïkonour depuis 1957, et ça leur a plutôt réussi.

La tradition russe veut aussi que, juste avant de partir en voyage, on s'asseye en silence pour méditer un court instant (à l'origine, il s'agissait de vérifier de soi à soi qu'on n'avait rien oublié ; là, on est plus dans le folklore, mais j'apprécie ce bref moment de pause et d'introspection). Dont acte : certains s'installent par terre, d'autres profitent de l'accoudoir d'un fauteuil, chacun fait comme il peut, sans dire un mot. Quinze secondes plus tard, la chambre est vide.

Avec tout ça, la journée a filé, il est déjà 19 h 30 et, Gagarine l'ayant fait avant son départ, c'est forcément devenu l'un des rituels au programme : nous devons apposer notre signature au feutre sur l'une des portes en bois clair de l'hôtel. Les flashes crépitent. Je pose, tout sourire, le pouce levé. Mes deux collègues signent à leur tour. C'est la dernière fois que je peux prendre la main d'Anne (et la serrer furtivement dans mes bras).

Nous soumettant de bonne grâce au cérémonial russe, il nous faut à présent regagner le rez-de-chaussée, toujours alignés dans le même ordre : Oleg au centre, Peggy à sa droite, moi à sa gauche, tels que nous serons installés dans le vaisseau. Nos doublures nous suivent à la trace, c'est bien leur seule mission aujourd'hui : il y a là Paolo Nespoli, un Italien qui volera six mois après moi, Jack Fischer, un pilote de l'US Air Force, et Fiodor Iourtchikhine, cosmonaute russe expérimenté. Plus tellement de pression pour eux : ils savent bien à cet instant qu'ils ne partiront pas cette fois-ci. À quelques heures d'un lancement,

il y aurait trop de paramètres à prendre en compte ; c'est plutôt le tir qui serait différé si l'un d'entre nous s'avérait défaillant. Leur présence maintenant tient plus du protocole qu'autre chose, mais plus on est de fous...

Dans le hall, nous tombons sur le pape orthodoxe de Baïkonour dont on m'avait fatalement parlé : vêtu d'une chasuble noire parée de broderies dorées, il est chargé de nous... bénir (autant mettre toutes les chances de notre côté, j'imagine). Nous nous immobilisons sagement devant lui comme trois enfants de chœur. Il approche une croix massive de notre front tout en nous aspergeant vigoureusement le visage d'eau bénite au moyen d'une sorte de plumeau blanc. Mousson brève mais drue ! Oleg reste impassible ; Peggy sourit ; moi, je peine à réfréner un rire, je ne pensais pas décoller avec les cheveux mouillés, ça va inquiéter ma mère (risque de rhume).

Et là, j'ai approximativement quatre secondes pour dire au revoir à Anne en vrai. Je ne la reverrai plus que derrière des vitres.

Le temps d'enfiler une parka bleu marine sobre (détail vestimentaire important car la suite n'aura vraiment plus rien de sobre), nous sortons enfin de l'hôtel. Deux bus pourpres et parés d'étoiles un peu kitsch stationnent à une cinquantaine de mètres : un pour l'équipage, un autre pour les doublures ; ils vont nous conduire au bâtiment 254 où nous finirons les préparatifs en enfilant notre scaphandre. Nos invités applaudissent (nous avons été autorisés à convier 15 personnes chacun ; dans mon cas : ma famille et ma compagne, ainsi que ma garde amicale rapprochée). Sont également présents tous les officiels, les équipes qui nous ont entourés pendant notre quarantaine sanitaire, le personnel de Baïkonour... Des rubans de balisage contiennent cette petite foule. On diffuse un rock russe des années 80 – *La Terre par la fenêtre* – que tout le monde connaît ici par cœur. Puis nous nous mettons en marche. La troupe suit. Mes amis de Supaéro ¹ sont armés de leurs banjo, saxophone et

1. Institut supérieur de l'aéronautique et de l'espace.

17 novembre 2016

trompette, le tout orchestré par Antoine, grand musicien et ami indéfectible. Je ne peux pas les approcher, contrairement à ma famille : ils n'ont pas passé une visite médicale pour me voir.

Nous saluons, saluons encore, à distance respectable de tout le monde. J'essaie de croiser du regard tous mes proches un par un : personnellement je ne suis pas à cinq minutes près... Sept ans que je me prépare à partir. Mais il y a une chronologie stricte à respecter et tout se passe très vite. Quand nous montons dans le bus, les invités sont autorisés à s'approcher pour un premier adieu – il va y en avoir une série – à travers une vitre (on dirait bien qu'il y a un thème) : Anne se hisse au-dessus de la foule, aidée par mon frère, et je dessine un cœur avec les mains¹. Je n'en mène pas large quand le bus s'ébranle.

Le trajet vers le bâtiment 254 va durer une trentaine de minutes, nos proches nous retrouveront là-bas. J'ai le temps de me dire qu'avec tous ces au revoir, la séparation paraît chaque fois plus difficile.

Brigitte, mon médecin, me tend une tablette : l'ESA a compilé des vidéos d'encouragements de mes amis mais aussi de personnalités que j'ai croisées et que j'admire : Tony Parker, Thierry Marx ou encore Teddy Riner. Je souris, touché par l'attention, tout en étant déjà entièrement concentré sur le décollage à venir... Nous l'avons répété des dizaines de fois, réitérant toutes les procédures, nous préparant à toutes les éventualités, mais quand même : nous ne décollons pas dans un avion de ligne qui aurait volé hier ; aussi fiable et éprouvé que soit le système Soyouz, chaque lanceur est flambant neuf et s'élance pour la première fois, la prise d'altitude et de vitesse est brutale et rapide, l'énergie chimique du carburant énorme, alors qui sait ce qui peut arriver ?

Bâtiment 254 : le long cérémonial n'est pas totalement achevé mais les choses sérieuses commencent. Au vestiaire, des casiers

1. Plus tard, nous rions en constatant sur les photos qu'un peu submergée par l'émotion, elle m'a plutôt répondu par un triangle...

attendent notre *flight suit*. Après un passage aux toilettes (où j'enfile ma couche, désignée, comme il se doit dans le spatial, par un acronyme : le MAG, pour *Maximum Absorption Garment* !), on nous conduit dans une pièce aveugle : carrés de néons froids au plafond et parquet presque entièrement recouvert d'un tapis qui fait penser à du Miró revisité (en noir et blanc) : c'est la Russie, et il y a des tapis partout, même ici. Les médecins enregistrent une dernière fois nos données médicales : tout est normal. Il est alors temps d'enfiler notre scaphandre Sokol¹ et de nous équiper d'un casque noir qui nous donne un air... pas particulièrement intelligent : sorte de filet comportant de larges oreillettes et deux micros qui saillent au coin des lèvres, on voit bien que l'esthétique dans la Russie soviétique n'était pas la première des priorités. Nous pénétrons dans la grande salle attenante où sont réunis proches, officiels et journalistes accrédités, derrière une immense vitre qui divise la salle en deux, quarantaine oblige. Le mur du fond est tapissé de photos, toutes identiques, sur lesquelles figurent les équipages qui se sont envolés de Baïkonour : même posture pour tout le monde depuis des dizaines d'années, commandant au centre (toujours un cosmonaute, vaisseau russe oblige), sourires coulés dans le béton (ou pas de sourire du tout pour les Russes, qui considèrent cette coquetterie comme totalement optionnelle), seuls les drapeaux changent d'une image à l'autre. À la rigueur les coupes de cheveux, et encore. De notre côté de la vitre, une affiche en noir et blanc commémore bien sûr le 12 avril 1961, date du départ de Vostok 1 avec à son bord Youri G.

Il y a là (sur le tapis) une réplique du siège qui nous attend dans le vaisseau. Tour à tour, et devant témoins donc, nous prenons place, ou plutôt nous *basculons* dos au sol, dans le baquet. Le peu d'espace alloué dans la capsule nous obligera à nous tenir longuement genoux repliés vers le torse. Très inconfortable, et la souplesse ne faisait pas partie des critères de sélection (heureusement pour moi). Les techniciens s'affairent autour

1. Ce scaphandre est destiné à être porté dans le Soyouz uniquement, pour nous protéger en cas de dépressurisation ou de feu.

de nous dans leur combinaison de travail bleu clair. Ils sont tous munis d'une charlotte aux allures de béret et d'un masque sur le visage (pas plus flamboyant que ces chaussons en plastique gris qu'on nous a fait enfiler). Ils testent le régulateur de pression qui permet de faire circuler l'oxygène ou l'air sous notre armure en cas de dépressurisation, et en vérifient l'étanchéité, ainsi que le bon fonctionnement des communications radio. Contrairement au scaphandre que nous porterons durant les sorties extravéhiculaires, celui-ci n'est pas autonome : il s'agira donc de le brancher au vaisseau une fois engoncé dans mon siège. Pour lors, nous nous déplaçons avec une petite mallette bleue à laquelle il est relié par un tuyau et qui fait office de climatiseur – on dirait un peu une boîte de pique-nique, mais notre programme est tout autre, les similitudes s'arrêtent sans doute à la nourriture en boîte qui nous attend.

Une fois les tests terminés, le protocole veut que nous prenions place derrière la grande vitre pour discuter une ultime fois (interdit de dire « dernière » à Baïkonour) avec les familles. Si je fais le compte, nous nous sommes dit au revoir hier, puis aujourd'hui après la signature de la porte, puis après la bénédiction du pape, et une fois encore à la sortie de l'hôtel... Je suis nettement moins superstitieux que les Russes mais là, tout de même, je commence à me demander si toutes ces effusions ne vont pas finir par nous porter la poisse et s'apparenter à des adieux ! Des micros assurent la liaison d'un côté à l'autre de la vitre, mais tout le monde parle en même temps et dans trois langues différentes, c'est une véritable cacophonie. Comme on nous scrute et nous filme de toutes parts, nous jouons le jeu :

- Ça va ? demande ma mère.
- Oui, ça va.
- Il est bien étanche, ton scaphandre ?
- Qu'est-ce que tu dis ?
- Je dis : il est bien étanche, ton scaphandre ?
- Ça va.

Passionnant.

Et rebelote : les officiels se succèdent au premier rang pour nous souhaiter un bon vol.

Fin de la séance. Debout chacun d'un côté de la vitre, nous nous parlons une dernière fois, Anne et moi, ou plutôt : nous lisons sur les lèvres l'un de l'autre.

Avant de quitter le bâtiment 254, une question inattendue se pose : avons-nous besoin d'enfiler, au-dessus du scaphandre, la surcombinaison thermique – supposée nous protéger du grand froid à l'extérieur – pour rejoindre le bus garé à seulement quelques mètres de là ? Difficile de l'imposer haut et fort mais je suis plutôt contre. D'une part, il ne me paraît pas opportun de rajouter un élément, même mineur, auquel nous n'avons jamais été familiarisés dans une séquence que nous connaissons par cœur et où chaque détail compte. D'autre part, il faut l'avouer, ces combinaisons nous transforment littéralement en Télétubbies : est-ce vraiment l'image que nous souhaitons laisser avant de nous élancer vers l'infini et au-delà ? J'ai un vague espoir : il fait – 22 °C dehors, nous ne sommes supposés porter la combinaison qu'à partir de – 25 °C... le Sokol seul est déjà chaud (et pas vraiment respirant, on imagine). En bon commandant, Oleg tranche :

— On la met.

Je glisse un :

— On est vraiment sûrs ?

— Thomas, on la met.

Pas le moment de discuter.

Et nous voilà sortant du bâtiment en Bibendum... Nos scaphandres ayant été conçus pour être portés en position quasiment foetale une fois installés à bord, il est impossible de se tenir tout à fait droit. Il faut donc imaginer trois Télétubbies à l'allure vaguement grabataire et penchés vers le sol. Ajoutez nos mallettes bleues : le tableau n'est pas très glorieux. Sourire, se redresser au mieux et faire comme si de rien n'était : on a d'autres soucis que l'apparence à cet instant.

C'est donc avec le plus de grâce possible que nous nous immobilisons sur des marques au sol devant deux pontes : l'ingénieur en chef de RKK Energuia¹ et le directeur de Roscosmos. Suivant l'usage, Oleg déclare avec solennité notre équipage prêt. Il est 23 h 20, soit H-3. J'entends des « Allez Thomas ! » fuser de part et d'autre (oui, en effet, je veux bien y aller !). Mes amis et ma famille brandissent des drapeaux français et des banderoles dans le froid glacial, où il a dû leur coûter de nous attendre immobiles. Nous saluons la foule pour la énième fois, j'ai arrêté de compter, puis nous rejoignons les bus.

Cette fois, c'est le grand départ. Ce qui explique peut-être que tout le monde se rue littéralement sur le flanc du véhicule. Je pense aux enfants qui sont là, emportés par cette cohue... Je crains un moment l'incident, d'autant que les chauffeurs démarrent sans trop se soucier des gens agglutinés à leurs bus ; il ne survient heureusement pas.

Nos proches vont être emmenés sur un site d'observation pour assister au lancement, toujours en extérieur – j'espère qu'ils ont pensé aux thermos de thé chaud. Quant à nous, ça y est : en route vers le pas de tir n° 1, situé à quelques kilomètres et très curieusement nommé le... « Gagarin's Start ».

Mais les deux bus qui filaient dans l'obscurité ne tardent pas à s'arrêter au milieu de rien. Nos doublures ferment pudiquement les rideaux de leur véhicule. Dernier rituel : il s'agit à présent d'uriner sur la roue arrière droite du bus, comme Gagarine (les femmes sont dispensées, merci pour elles). Comment faire avec notre double camisole (et la couche) ? On vient de vérifier scrupuleusement l'étanchéité de notre attirail et voilà que la tradition exige que nous le rouvrions ? Un peu absurde, mais on s'exécute à la lueur des phares. Adoptant des positions impossibles, j'ouvre tant bien que mal la combinaison puis le Sokol. Coincé dans ma parure Michelin, je vois à peine ce que je fais. Je pense à simuler mais, devant la pression du départ, c'est

1. Le conglomérat russe qui conçoit et fabrique Soyouz, satellites, lanceurs, etc.

comme si j'étais gagné par la superstition à mon tour : je m'exécute tant bien que mal, et je réussis – ce n'était pas gagné – à ne pas salir mon équipement... Une fois remonté à bord, un technicien russe en masque et charlotte vient tout de même m'aider à tout refermer. Nous pouvons repartir.

C'est un groupe constitué exclusivement de professionnels de l'aérospatial qui nous attend près du pas de tir, tous enveloppés dans d'épaisses doudounes : des responsables de Roscosmos, d'Energia et du cosmodrome de Baïkonour, ou encore Thierry Mandon, secrétaire d'État chargé de la Recherche, et Jean-Yves Le Gall, président du CNES ¹. Après une photo de groupe, deux types nous prennent chacun sous le bras (j'ignore pourquoi ; mais sait-on pour quelle raison on accompagne la mariée à l'autel en la tenant elle aussi par le bras ? Elle connaît le chemin, je pense, nous aussi : c'est tout droit). Ils nous escortent vers la fusée que nous n'avons jusque-là pas eu le droit de voir (encore une tradition russe, et le parallèle avec le mariage me frappe une deuxième fois).

Il y a deux jours, à 6 h 40 du matin, nos familles ainsi qu'une foule curieuse et retenue derrière des barrières ont assisté sans nous à ce qu'on appelle le *roll-out*. La lourde porte d'un immense hangar a coulissé, dévoilant la fusée assemblée et couchée. Les premiers éléments à apparaître auront été les tuyères des quatre boosters disposés en fagot autour du bloc principal, en tout plus d'une vingtaine de réacteurs rouges et cylindriques, de tailles différentes. Escortée par des militaires et tractée par une locomotive au pas, la fusée a transité très lentement à l'horizontale au milieu de la steppe rase et brune, alors que le soleil se levait. C'est un moment solennel auquel j'ai eu la chance d'assister lorsque j'étais doublure. Une fois à destination, on procède à l'érection de la fusée sur le pas de tir, que les Américains, contrairement aux Russes, nomment pudiquement la verticalisation. Le

1. Centre national d'études spatiales.

pope est évidemment venu officier, et elle est bénie en bonne et due forme.

Minuit. Je découvre donc, enclose dans un maillage d'acier, l'immense tubulure grise et cerclée d'anneaux orange. La fusée fait 53 mètres de haut (l'équivalent d'un immeuble de 18 étages) pour environ 3 mètres de diamètre (pour le corps principal), et pèse 310 tonnes. Elle est maintenue au-dessus d'un carneau de 45 mètres de profondeur, immense fosse bétonnée qui canaliserait et évacuerait les flammes et les gaz brûlés lors de l'allumage. C'est très impressionnant d'approcher ce dragon mécanique qui expire une fumée épaisse dès que ses réservoirs sont remplis, et semble... un peu vivant.

La fusée est constituée de deux entités : le vaisseau Soyouz en son sommet, et le lanceur ¹ sous lui, qui va nous propulser. Ce dernier a pour ancêtre le Vostok, qui a emmené Gagarine (comme de bien entendu) dans l'espace en 1961 ². Il est formé de trois parties, appelées étages, dont nous nous délesterons à mesure qu'elles auront accompli leur mission, à savoir brûler leur carburant pour nous donner de la vitesse et de l'altitude, jusqu'à la mise en orbite. Le vaisseau est pour le moment recouvert d'une coiffe métallique blanche (surmontée d'une tour de sauvetage pour nous éjecter en cas d'incident) qui nous protégera pendant la traversée de l'atmosphère puis sera expulsée elle aussi. Notre Soyouz se divise lui-même en trois parties. À l'avant, le module orbital (6 mètres cubes) dans lequel nous pourrions dormir, manger ou encore aller aux toilettes. À l'arrière, le module de service, qui n'est ni pressurisé ni, donc, accessible à l'équipage : il contient les systèmes de guidage, les batteries, les moteurs, les réservoirs de carburant et d'oxygène, et les panneaux solaires y sont fixés – l'équivalent du compartiment moteur

1. Pour rendre les choses plus intéressantes, notre capsule s'appelle Soyouz, et le lanceur s'appelle également Soyouz... j'essaierai de préciser à chaque fois, mais quand le nom est employé seul, il désigne le plus souvent la capsule.

2. Il s'agissait à l'origine d'un missile soviétique, le R-7.

d'une voiture. Enfin, au centre, le module de descente dans lequel nous allons prendre place en scaphandre, qui abrite nos postes de pilotage et peut transporter trois astronautes maximum : 3,5 mètres cubes habitables. La moitié d'une Fiat 500...

Si tout se passe comme prévu, les quatre boosters et le bloc central opéreront la propulsion initiale, le temps de nous amener hors de l'atmosphère. Ce faisant, le lanceur effectuera une manœuvre dite de tangage pour s'orienter vers l'orbite visée. L'accélération sera régulière et atteindra un pic de $3,5g^1$ environ pendant quelques secondes, l'équivalent (en sensation) d'une vache nonchalamment endormie sur vous (une petite vache, si on fait le calcul). À quarante-cinq secondes du lancement, nous aurons déjà atteint une vitesse de 1 640 kilomètres/heure et une altitude de 11 kilomètres. C'est le moment où la fusée subira le maximum de pression aérodynamique. Puis Soyouz s'effeuillera progressivement : la tour de sauvetage, les quatre boosters, la coiffe du vaisseau s'éjecteront tour à tour. Ils retomberont au sol dans des territoires inhabités à des centaines de kilomètres du pas de tir². À ce stade, la fusée s'orientera à l'horizontale en accélérant toujours. Cinq minutes environ après le lancement, le deuxième étage s'expulsera lui aussi et le troisième prendra le relais pour poursuivre la propulsion. Une fois en orbite et séparé de celui-ci, on entamera une phase critique : les panneaux solaires et les antennes de communication du vaisseau devront se déployer automatiquement, au-dessus de l'océan Pacifique, à 200 kilomètres d'altitude.

1. Notre corps est soumis à l'attraction terrestre. Cette force, en situation normale, est de $1g$. En cas d'accélération, elle augmente : $2g$, par exemple, signifie que nous sommes soumis à une force équivalente à deux fois notre poids. C'est la sensation d'écrasement bien connue au décollage d'un avion ou dans les attractions foraines.

2. On peut noter que des Kazakhs en camion attendent souvent les lancements le long de la trajectoire de vol, et repèrent les étages de retour sur Terre, pour récupérer, au mépris des règles de sécurité, le métal qui se vendra bien en seconde main. Ils arrivent en général avant les forces officielles, qui ne peuvent que constater les dégâts.

17 novembre 2016

Ça, c'est le scénario idéal. Autant dire qu'il y en eut d'autres par le passé... En 1975, les deuxième et troisième étages du lanceur Soyouz 18 ne parviennent pas à se désolidariser. Déséquilibrée, la fusée dévie de sa trajectoire, déclenchant automatiquement l'abandon de la mission. La capsule s'éjecte avec ses occupants et, après un bref moment en impesanteur, elle retourne brutalement dans l'atmosphère, infligeant à l'équipage une décélération de 14 à 15g avec une pointe à 21,3 g (imaginez, cette fois, la douce sensation d'un *troupeau* de vaches étendues sur vous). Elle atterrit sous parachute dans les montagnes de Sibérie occidentale, un terrain pas vraiment plat ni hospitalier. L'équipage a survécu, mais a dû patienter deux jours dans le froid glacial avant d'être récupéré. Autre mésaventure : en 1983, 90 secondes avant le décollage de Soyouz T-10-1, une fuite de carburant enflamme la base du lanceur. Le centre de contrôle parvient *in extremis* à enclencher la tour de sauvetage : le vaisseau se voit propulsé en l'air durant cinq secondes (14 à 17g pour les heureux voyageurs). Au sol, la fusée explose et détruit le pas de tir. Après s'être élevé à une altitude de 650 mètres, le vaisseau déploie son parachute et atterrit à 4 kilomètres du pas de tir en feu. Là encore, l'équipage s'en sort sain et sauf. Ils sont finalement partis sans encombre, quelques mois plus tard pour l'un, quelques années pour l'autre.

Est-ce vraiment le moment de penser à tout ça ? On ne m'en laisse pas le temps : juchés sur les marches qui conduisent à l'ascenseur menant à la capsule, nous posons une dernière fois en saluant de la main. *Godspeed* ! comme disent les Américains. Les Russes ne disent rien.

L'ascenseur se hisse dans un goulot de ferraille et de fumée, le long du lanceur. Interminable. Une forêt de métal défile derrière la grille. Quatre ou cinq fois, je nous pense arrivés, mais non, la montée se poursuit. C'est haut, 18 étages, surtout quand c'est 18 étages de fusée.

Un technicien russe nous attend au sommet, tout sourire. Nous abandonnons notre costume de Télétubbies et nous déconnectons notre mallette bleue. Je suis le premier à m'introduire

dans la capsule. Une porte dans la coiffe donne accès au module orbital situé juste au-dessus de l'étroite unité où nous allons voyager. Le sas d'entrée dans lequel je dois m'engouffrer est un puits au sol de 80 centimètres de large. Le scaphandre rend la manœuvre pour le moins malaisée. Je me laisse glisser dans cette espèce de cloche et là, ce n'est pas le moment d'être claustrophobe... Je rappelle : 3,5 mètres cubes habitables, mais quand on y est, on dirait beaucoup moins. Notre petite cage est chargée à bloc, chaque interstice a été optimisé pour accueillir des containers aux formes bizarres. Des vêtements de survie sont roulés en boule, saucissonnés, coincés un peu partout (dont des doudounes en polyester façon années 60, comme à l'époque de Gagarine) ; sans oublier, dans leurs compartiments au-dessus de nos têtes, les encombrants mais indispensables parachutes de la capsule, pour dans six mois (on espère). Oleg et Peggy prennent place à leur tour. Vaille que vaille, je parviens à connecter mon scaphandre à l'oxygène et à la ventilation du vaisseau, puis à me débrouiller d'un jeu de sangles assez complexe qui me ligote des épaules jusqu'aux genoux. Merci la répétition au simulateur, en aveugle, ç'aurait été mission impossible. Je ne peux pas vraiment me tourner pour voir la tête d'Oleg ; quant à Peggy, je n'aperçois que ses pieds. Nous voici donc harnachés en éventail au-dessus de 274 tonnes de carburant prêt à s'enflammer, autrement dit : une bombe.

Notre bonhomme s'écrie alors de là-haut :

— Bon courage, les gars ! On se revoit dans six mois !

Et il ferme l'écoutille. Je n'oublierai jamais ce « klong » sourd et métallique qui ressemble à la porte d'un coffre-fort ou à une écoutille de sous-marin qu'on verrouille. Il faut savoir que nos entraînements en simulateur se sont presque toujours déroulés, pour des raisons pratiques d'accès, avec tout un côté ouvert – presque en décapotable¹ ; cette sensation d'enfermement est donc assez inédite pour moi et je me demande : comment pourrions-nous raisonnablement nous en sortir nous-mêmes en cas

1. Sauf quand il avait été décidé de nous confronter à un faux feu, auquel cas l'un des instructeurs nous cloîtrait avant de saturer l'intérieur de fumée.

d'incident ? Impossible, me dis-je. Trop compliqué de s'extraire de ce coffre-fort aveugle et verrouillé à la tête d'un missile haut comme un immeuble... ne reste que l'éjection de la capsule entière. Tout est prévu !

Après avoir établi la communication avec le centre de contrôle dans leur bunker, il nous faut attendre la fin du ravitaillement de la fusée (kérosène et oxygène liquide), soit... deux heures coincés dans nos sièges, jambes repliées sur la poitrine. Pas la définition du bonheur. Au bout de vingt minutes, j'ai déjà très mal. La sueur inonde mes tempes et je sens la douleur qui pulse dans mes genoux. Je tente d'opérer de minuscules mouvements pour me soulager un peu. Heureusement que j'ai avalé un antidouleur préventivement. Rien d'autre à faire qu'endurer et attendre.

Ce faisant, nous sommes supposés vérifier tous les systèmes, ce qui, à mon avis, sert peut-être aussi à nous occuper une fois de plus (je subodore que le centre de contrôle reçoit déjà toutes les données sur ses moniteurs par télémessure), mais je concède que rester concentré sur autre chose que le catapultage qui nous attend, ou mes genoux, est sans doute salutaire à ce stade. Devant nous : des écrans semés de chiffres en noir et blanc. Oleg agite une télécommande mécanique, autrement dit : une baguette, avec une poignée adaptée aux gants, le tableau de bord étant assez loin de lui (ce qui lui donne plus de place pour les jambes, je suis furieusement jaloux). Il ne s'agit pas d'une baguette magique : nous n'aurons pour commencer la main sur rien, la fusée contrôlant toutes les phases du lancement automatiquement, jusqu'à la mise en orbite où nous prendrons le relais. Bon élève, je communique en russe tous les relevés attendus à Gocha, l'instructeur de la Cité des Étoiles qui nous a suivis depuis le début de l'entraînement. Une litanie familière. On se fait petit à petit à notre nouvel environnement, j'arrive un peu à oublier mes genoux et je me répète avec une vigueur retrouvée : on y est !

Finalement le temps passe relativement vite : à vingt-cinq minutes du lancement, nous voilà désœuvrés. Peggy, Oleg et moi

sommes fatalement assez peu inspirés en matière de papotage, et puis le centre de contrôle entend tout, pas très engageant. On nous a demandé à chacun dix morceaux de musique pour combler ce vide habituel (il y a un peu de marge dans la chronologie, au cas où). Gocha fait alors démarrer la *playlist* qui voit s'alterner nos choix. Les titres d'Oleg sont des chants traditionnels : des bardes à la guitare fredonnent que « la nature est belle » et que « les femmes russes nous font chavirer le cœur », « Ô mon pays, Ô ma patrie »... Ceux de Peggy sont plus pop et résolument années 80-90 : U2, Sheryl Crow... Quant aux miens, français et plus modernes, ils vont de M83 à Yuksek, un DJ que j'apprécie. Bref : c'est la *playlist* la plus dépareillée qui soit. Notre instructeur la joue directement dans son micro avec son téléphone je crois. C'est tellement incongru que je ris tout seul.

— Six minutes.

Fin de la récréation, le vaisseau passe sur alimentation autonome et nous rabattons nos visières.

Peggy et moi posons une main sur celle d'Oleg, on se dit tous deux mots, qu'on est ravis d'être ensemble et... bonne chance.

Et là, oui : le cœur bat... assez fort.

Quatre minutes.

Les réservoirs pressurisés vibrent sous nos sièges.

Trois minutes.

Nous sentons que, du haut de ses 50 mètres, le vent fait tanguer Soyouz.

Deux minutes.

En théorie, il nous faudra 8 minutes et 48 secondes pour nous retrouver en orbite.

17 novembre 2016

Une minute.

Je me représente la boule de feu qui va nous propulser :
26 millions de chevaux.

« La commande préliminaire est donnée », nous informe
Gocha.

Dans une poignée de secondes, mes proches ne verront plus
qu'une étoile brûlante peu à peu engloutie dans la nuit glaciale.

« La commande principale est donnée. »

2 h 20.

– 25 °C.

Ciel clair et pleine lune éclatante.

Là, silence radio.

Pas de compte à rebours à Baïkonour.

« Allumage ! »

Et, soudain, un bruit assourdissant.

LE PREMIER

Tout est parti d'une photo en noir et blanc : on m'y voit installé (et très concentré) dans un carton de déménagement que mon père a customisé avec tableau de bord et coussin. J'ai deux ans, coupe au bol et col en V. Quand on me demande, encore et encore, quel est mon premier souvenir spatial, d'où ma passion est née, s'il y a eu une épiphanie dans mon parcours, c'est ce souvenir qui me vient à l'esprit : mon premier vaisseau spatial, en carton, fabriqué par mon père. L'image m'échappe par le franc succès qu'elle a rencontré tout au long de ma progression vers mon premier vol :

— Thomas Pesquet, c'est donc vraiment une navette spatiale que l'on voit sur cette photo ?

— Ah oui, tout à fait. D'ailleurs, on aperçoit le volant en osier...

— Vous conduisiez avec un... volant ?!

— Les écrans tactiles étaient rares à l'époque !

— Et où allait cette navette ?

— Sur des planètes qui n'existent pas, je suppose...

— Le rêve était donc déjà là ?

— Absolument.

En réalité, c'est un peu plus compliqué que ça.

À force d'y repenser, je ne suis pas certain qu'on ait affaire à un engin spatial sur cette photo – il se peut que ç'ait été un avion ou une voiture (mon père, qui doit s'en souvenir mieux

que moi, penche plutôt pour un camion) –, ni même que cet enfant rêvait de voler en orbite autour de la Terre dès le berceau. Tout juste peut-on supposer que j'avais envie d'aller voir ailleurs, comme beaucoup d'enfants, peut-être plus encore du fait d'un gène qui semble avoir envoyé ma famille à l'aventure aux quatre coins du monde dans les années 70, malgré des racines très agricoles : le Togo, l'Amérique du Sud, le Maroc, New York, du stop jusqu'au nord de l'Écosse, ou même la Nouvelle-Zélande, je constaterai en parlant à mes oncles et tantes, à l'âge où ils sont tous bien rangés en Normandie, que je ne suis pas le seul à avoir eu les semelles poudreuses. Quoi qu'il en soit, marcher et donc bientôt s'élancer sur tout ce qui roule : mes jeux et mes aspirations d'alors n'avaient rien de très original. Donc... non, je ne crois pas avoir particulièrement songé à devenir astronaute lorsque j'étais enfant, ni même réellement (j'aggrave mon cas) lorsque j'étais jeune adolescent. Si *Star Wars* m'a fasciné, je n'ai – jusqu'à tardivement – jamais pensé imaginable d'épouser une carrière spatiale. *L'Étoffe des héros* ? Surhumain. Tout ça était admirable et fantastique, mais bien trop loin de mon monde pour que je m'y projette. Pas de parents pilotes, d'oncle chercheur ou d'ami de la famille dans le domaine spatial. Mon horizon s'arrêtait initialement au bout du jardin, ou à la ville d'à côté.

L'histoire ne commence donc pas par un enfant qui, sitôt qu'il a poussé ses premiers cris, a souhaité signifier au monde entier qu'il voulait devenir Armstrong ou Gagarine. Je pense d'ailleurs que c'est rare d'avoir une unique obsession depuis le berceau : tous mes collègues ont de nombreux centres d'intérêt mais, a posteriori, un peu contraints et forcés par les questions qui nous ramènent toujours aux mêmes thèmes, on réécrit tous un peu l'histoire. Pour être sincère jusqu'au bout, la première fois que j'ai matériellement songé à me lancer vers une carrière d'astronaute date... de 2008, quand l'ESA décide de recruter et de former de nouveaux aspirants, ouvrant alors la seule porte réelle vers ce monde lointain. Aussi fascinant que jusque-là totalement inaccessible : la précédente sélection date de 1992, l'année de

mes douze ans... Mais à quoi ai-je donc rêvé entre le 27 février 1978, date de ma naissance à Rouen, et 2008 ? C'est bien par là que l'histoire débute. Une histoire tout à fait terre à terre. On ne s'improvise pourtant pas astronaute d'un claquement de doigts. Ce sera l'affaire de trente ans. Et toute bonne progression commence par des racines solides.

*

Le pays de Caux, en Seine-Maritime : c'est là que je passe toute mon enfance et mon adolescence, entre Rouen, Dieppe, Le Havre et surtout autour de la petite commune d'Auffay, où vit ma famille. Je ne quitte cet étroit triangle que l'été, pour les vacances en camping, mes parents aimant nous faire explorer la France de fond en comble, département par département (ou presque). Hormis ces brèves échappées, mes vingt premières années se jouent dans un mouchoir de poche de 50 kilomètres carrés.

Le pays de Caux, ce n'est pas vraiment le Bocage normand : il y a bien quelques vallons, mais, globalement, il s'agit d'un plateau calcaire couvert de grands champs et d'exploitations agricoles. Ici, on cultive la betterave, le lin et le colza. L'intérieur des terres fourmille de villages. Au nord, de petits ports sont nichés au creux de valleuses, cernés par les hautes falaises de craie.

Toute ma lignée est originaire de la région. Je me rappelle qu'aux balbutiements d'Internet j'avais tapé mon nom de famille sur le site de France Télécom. On était très loin des performances des sites de généalogie actuels, mais on pouvait tout de même repérer le nombre d'occurrences par département. Moralité : plus de 90 Pesquet en Seine-Maritime, dont beaucoup de ma famille, moins d'une dizaine partout ailleurs (dont une partie, là aussi... était de ma famille).

On trouve, du côté paternel, une arrière-grand-mère veuve de guerre et remariée à un garçon de ferme dont je doute qu'il ait jamais franchi la porte d'une école, et, du côté maternel, un

arrière-grand-père qui épouse une employée de maison. Elle non plus n'a pas dû user ses fonds de culotte sur les bancs de l'Éducation nationale. Tous mes grands-parents deviendront agriculteurs, mes parents enseignants, mon frère et moi ingénieurs. Une sorte d'évolution générationnelle tout à fait typique du XX^e siècle, mais on peine à y lire la prédestination à une carrière spatiale.

Mes parents se rencontrent à l'université. Une fois marié, mon père part en coopération au Togo, ma mère le suit. Au bout d'un an et demi, ils se posent la question de rester, mais l'éloignement familial leur pèse et la colonisation a laissé une empreinte qui tend les rapports entre Togolais et expatriés français. Ils reviennent s'installer dans leur région d'origine. Les deux fils naissent sans tarder. Baptiste est mon aîné de quinze mois. Mon père entame une seconde formation pour devenir professeur de mathématiques et de physique en lycée professionnel. Pendant deux ans, il doit se rendre quatre jours par semaine à Saint-Denis, en banlieue parisienne. Diplôme en poche, il enseigne à Offranville à des élèves en horticulture et en mécanique agricole. Après quelques années à s'occuper de nous, ma mère, elle, décide de reprendre son métier d'institutrice. Elle est remplaçante pour commencer, « zilienne », comme on dit à l'époque (pour « Zone d'Intervention Localisée »). Ses remplacements peuvent durer de plusieurs semaines à un an. Elle obtient sa titularisation à Auffay, elle y enseignera en classe de CP. Je grandis dans ce milieu modeste et particulièrement harmonieux.

Le village compte 2 000 habitants. Mes parents louent une maison juste en face de la gare. Des trains filent ou freinent de jour comme de nuit, et quiconque vient dormir chez nous se voit réveillé par le fracas des roues sur les rails. Moi, je ne les entends même plus. Je dors déjà comme un loir.

Avec ses deux fils, ma mère est extrêmement protectrice. Comment ne le serait-elle pas : un été où elle séjournait chez un oncle dans le sud de la France, son petit frère est mort à l'âge de douze ans en grimpant à la corde raide, accident tragique. Terrassés par le chagrin et Pays de Caux oblige – terre de taiseux

où l'on garde pour soi ses sentiments –, ses parents ont tardé à lui annoncer le drame à son retour, affirmant d'abord que l'enfant était « parti pour quelque temps »... J'imagine que ce traumatisme d'une autre époque a en partie fait le nid d'une inquiétude viscérale lorsqu'elle est devenue mère. Quand mon père partait à Saint-Denis et que Baptiste et moi étions bébés, il lui arrivait de coincer un matelas contre la porte de notre chambre sur lequel elle dormait ou veillait : que quelqu'un s'introduise dans la maison par effraction et il faudrait littéralement lui passer sur le corps ! Une louve. Cette attention anxieuse finira, plus tard, par avoir des côtés attendrissants et drôles : une fois que je serai devenu pilote d'Air France, elle m'enjoindra de temps en temps : « Bon, ne vole pas trop vite ! » Ce qui m'a toujours fait sourire car, contrairement à une voiture, un avion qui ne vole pas assez vite décroche et c'est le crash ! La vitesse, c'est donc plutôt la sécurité, et puis, là-haut, pas vraiment de limitations...

Nos parents sont très clairs là-dessus : la culture familiale n'est pas celle des start-uppeurs ou des vocations artistiques. Notre ligne droite à nous, c'est l'école de la République. Les bonnes notes sont donc le prix de notre tranquillité. Ajoutez à cela un tempérament assez compétitif et un goût pour les cours et vous obtenez l'un de mes traits de caractère : j'essaie, en faisant toujours au mieux de mes capacités, d'être le premier en tout. Je prends, le temps des toutes petites classes, une curieuse habitude : plutôt que de fanfaronner de vive voix, j'écris régulièrement des petits mots à ma mère, que je lui remets en main propre en rentrant à la maison et dans lesquels je lui annonce mes bonnes notes. À l'école, comme je suis très bon élève, je peux me permettre de me glisser dans la panoplie du garçon « cool » : j'amuse un peu la galerie, cultivant une insolence mesurée auprès des professeurs. Mon bulletin m'assure une certaine tolérance et je sais instinctivement jusqu'où aller trop loin. Comme je crois aussi tenir de mes parents un bon cœur dans la plupart des circonstances, je

deviens vite populaire auprès de mes camarades, du moins peut-être plus que l'image qu'on se fait d'un premier de la classe.

Je suis par ailleurs un enfant très ordonné, le gène du rangement et de l'ordre court dans la famille Pesquet, et notamment chez mon père. Aujourd'hui on parlerait de TOC, mais le qualificatif qu'on emploie chez nous pour désigner les gens méticuleux et organisés, c'est « tatasse »... Un exemple parmi tant d'autres : les clous, boulons et écrous de M. Pesquet sont rangés par type et par taille, et chaque case de rangement porte une étiquette. Les tournevis sont dans l'ordre, du plus grand au plus petit. Chaque chose à sa place, et une place pour chaque chose. Je suis très « tatasse » moi-même et ce depuis toujours. Rien ne doit donc être simplement rangé (au sens de disparaître en fatras de la vue des mortels dans une commode) : tout doit avoir une place assignée (sinon comment ne pas perdre de temps à trouver ce qu'on cherche ?). Nous en reparlerons : l'ISS – peuplée de milliers d'objets de toutes sortes et strictement ordonnancée – était ainsi totalement taillée pour mon espèce. Pour le moment, on ne parle que de Playmobils méticuleusement rangés par thèmes : les Indiens et les cow-boys ne sauraient séjourner dans la même boîte que le personnel soignant ou les figurines moyen-âgeuses, c'est la base.

Un jour, mes parents m'offrent la maquette de la fusée Challenger. Il faut tout coller et peindre. J'en mets partout, c'est un vrai carnage. J'aime bien les fusées et les vaisseaux spatiaux, mais déjà tout faits, s'il vous plaît. Si je suis très ordonné, je ne suis pas très minutieux. Et à vrai dire, à l'époque je préfère mille fois les déguisements de chevalier casqué que ma mère me confectonne, bouclier et épée fabriqués en bois par mon père.

Et puis, il y a les livres. Le rituel de l'histoire du soir est chez nous un moment sacré. La séance a lieu dans la chambre de nos parents, où nous suivons, Baptiste et moi, les aventures d'Astérix, de Lucky Luke et des Tuniques Bleues, racontées quotidiennement à tour de rôle par mon père ou ma mère. J'en ai gardé un amour profond pour la lecture, d'autant que les règles étaient assez strictes chez nous quant à l'usage de la télévision et des

jeux vidéo. En outre, ma mère est bénévole le samedi à la bibliothèque d'Auffay avec quelques collègues institutrices (le gang de l'éducation du village). Alors je hante les rayonnages. C'est là que je découvre *Le Hobbit* et *Le Seigneur des anneaux* de Tolkien, et du même coup mon goût de jeunesse pour la Fantasy. Je m'empare également de tous les livres d'histoire destinés aux enfants et vais de la civilisation romaine à la Seconde Guerre mondiale en passant par le règne de Clovis... Bibliothèque Rose, Verte, *Club des cinq*, romans de l'École des loisirs... Je suis insatiable. *Les Trois Mousquetaires* de Dumas ne tardent pas à monter sur la scène de mon imaginaire, puis le *Dracula* de Bram Stoker, *Le Capitaine Fracasse* de Théophile Gautier ou encore le *Moby Dick* d'Herman Melville. Les livres sont là pour m'envoyer ailleurs et loin. En somme, je pars avant de partir. Seul genre absent de mes lectures ? La science-fiction... Un petit signe avant-coureur tout de même : j'adore les cartes. Notamment celles qui figurent dans les romans de Tolkien ou dans les « livres dont vous êtes le héros », très en vogue à l'époque. Je les décalque, les recopie, j'y passe un temps infini. Peut-être quelque chose est-il là en germe : je trouve formidable de voir les choses d'en haut...

Mes parents se mettent en tête de nous ouvrir l'esprit au mieux. Qu'il s'agisse du jardin botanique de Rouen, du CAC¹ de Dieppe, d'un spectacle de Dorothee à Paris ou des vitrines des Grands Boulevards à Noël, ils n'hésitent jamais à faire des kilomètres.

Ils tiennent également à ce que nous pratiquions un instrument de musique. Je suis en CM2 et les professeurs du conservatoire de Dieppe viennent à nous. L'apprentissage du solfège va durer un an, c'est laborieux, mais le jeu en vaut la chandelle : en échange de la musique, j'ai droit à une inscription à la piscine. À mon entrée au collège, je choisis un instrument, un peu à l'aveugle : la flûte traversière. On m'installe alors un appareil

1. Centre d'action culturelle.

dentaire et des bagues, pas idéal... En cinquième, je bifurque et me mets au saxophone, la position de la bouche est différente et l'appareil ne pose pas de problème, coup de chance pour la suite. Après les balbutiements, on me fait jouer des œuvres du répertoire, c'est-à-dire des pièces datant du début du siècle, antérieures à l'apparition du jazz, comme Darius Milhaud. Jouer seul m'ennuie. Mais... sérieux, toujours sérieux, je fais mes gammes et travaille mes morceaux. Je progresse pendant les années collège : mon professeur préconise alors quarante-cinq minutes de pratique par jour. Là, ça devient difficile. D'autant qu'une autre prescription parentale commence à prendre beaucoup de place dans mon quotidien : le sport.

Le plus démocratisé dans ce coin rural des années 80, c'est évidemment le football. Mon père est entraîneur bénévole au club d'Auffay, mais aussi vice-président du club de tennis. Je laisse la raquette à mon frère mais le suis au ballon rond avant même mon entrée au collège, sans grande passion je dois dire. Par nature, j'aime être premier en tout mais également tout essayer. Je me frotterai donc par la suite au ping-pong, au badminton, au rugby, au volley. Seule l'équitation finira par me résister, incompatible avec ma croissance rapide (je me découvre des maux de dos qui sont les seuls problèmes physiques dont je me souviens dans ma jeunesse). Mais c'est quand même le judo, à l'âge de douze ans, qui va vraiment m'accrocher. Bruce Lee, la mode des films de Kung-fu, de même que les *Bioman* et autres programmes japonais pour enfants à la mode expliquent sans doute l'engouement de ma génération pour cet art martial. Je suis costaud : le judo est fait pour moi. Je prends goût aux deux entraînements hebdomadaires ainsi qu'aux compétitions. Mon père m'emmène jusqu'au Mans pour les tournois et j'ai la gagne, comme on dit. Par parenthèse, j'ai un léger avantage sur d'autres adolescents à cette époque-là. Je suis du début d'année, ce qui m'assure parfois jusqu'à dix mois de différence avec les autres (c'est énorme à cet âge). Avec un peu de travail, je deviens assez vite champion du département dans les catégories de

jeunes, et je me classe régulièrement au niveau régional ou inter-régional.

Après m'être quelque peu cherché, les passions se précisent : le judo, donc, et... les avions de chasse. Je suis toujours fourré à la Maison de la Presse – pas d'Internet au début des années 90, même si on a du mal à y croire aujourd'hui – et, sous le regard lassé de la marchande, je dévore les magazines consacrés à l'aéronautique (sans en acheter aucun, bien sûr). Je suis, notamment, très intrigué par les écorchés d'avions. Ces documents très techniques présentent tous les systèmes internes. Le tatasse en moi jubile devant pareils complexité et agencements précis. J'affiche dans ma chambre un poster du Super-Étendard (qu'on trouve sur les porte-avions de la marine nationale) et un autre du Hawker Siddeley Harrier (l'équivalent anglais), tous deux habillés de leurs teintes camouflage. Bien entendu, je demande des livres sur l'aviation pour Noël. Mon frère me fait jouer sur l'ordinateur familial à un simulateur de vol intitulé « F19 ». Le F19 est un avion fictif et furtif¹. Missiles et canons à foison, médailles à la clef. Les alliés sont évidemment les Américains et les méchants sont évidemment les Russes. Je connais la notice quasiment par cœur. J'ignore pourquoi l'univers de l'aéronautique m'intéresse à ce point, d'autant que je n'ai jamais mis les pieds dans un avion (je n'effectuerai mon premier vol qu'à l'âge de vingt ans, pour partir étudier à Toulouse !). Il m'apparaît, a posteriori, qu'un dénominateur commun relie néanmoins certains de mes goûts : le chevalier en armure et casqué, le pilote de chasse lui-même casqué... Toujours des héros masqués. C'est dit : nous ne sommes pas très loin de l'astronaute en scaphandre. Ni, avant cela, du motard avec sa visière miroir que je me plairai à être une fois majeur.

Une autre grande passion survient en fin de collège : le basket. Nous sommes au début des années 90 et débarque en France la NBA², la ligue professionnelle des États-Unis. Quand Baptiste

1. Indétectable par les radars.

2. National Basketball Association.